

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 66 (1927)  
**Heft:** 44

**Artikel:** C'est la foire  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-221355>

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 09.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAÎSSANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :  
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne  
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à  
Agence de publicité Gust. AMACKER  
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—  
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

## ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Les nouveaux abonnés au CONTEUR VAUDOIS,  
pour 1928, recevront ce journal

**GRATUITEMENT**

dès ce jour au 31 décembre prochain, en s'adressant à l'Administration, 9, Pré-du-Marché, Lausanne.

**TIMIDITE**

**T**A timidité est un vilain défaut, disent certaines personnes.

Un défaut !... Merci ! C'est bel et bien une infirmité, et une triste infirmité, qui a déjà été cause de bien des mécomptes, de bien des déceptions, de bien des échecs.

D'aucuns prétendent aussi que la timidité est une qualité. Oui, sans doute, quand on l'oppose aux défauts contraires — car ce sont des défauts — le toupet, l'outrecuidance, l'effronterie, la fatuité.

C'est une infirmité et voilà tout. Une infirmité dont on ne guérit pas aisément. Pour la vaincre, il faudrait justement les dispositions oposées.

La timidité paralyse, sinon le désir et la volonté, la décision et l'action. On désire et l'on veut bien, on est animé des meilleures intentions, mais, voilà, on n'ose pas. On se lance, plein d'ardeur, mais, au moment de parler ou d'agir, on hésite, on recule, on temporise, invoquant pour excuser une indécision, qu'on condamne en son for intérieur, mille prétextes plus futiles les uns que les autres. Toute raison est bonne pour retarder le moment décisif. Et l'on finit par tourner bride et par s'en aller bredouille.

On va jusqu'à la porte de la personne à qui l'on veut parler et l'on n'ose frapper. Vingt fois on avance le bras pour le faire, vingt fois on le retire. On a soudain un sursaut de résolution et l'on se dit : « Allons, mon vieux, courage ! C'est ridicule, après tout, cette hésitation ! » Mais on ne se convainc pas. La timidité garde le dessus.

Il nous souvient qu'un jour, nous étions alors dans le commerce, il nous fallut aller porter dans l'un des principaux bureaux d'avocats de la ville — il n'existe plus aujourd'hui — des fournitures de bureau dont ces messieurs avaient fait l'achat.

Bien que fort aimables et des plus accueillants, ces maîtres du barreau nous intimidèrent fort. Nous frappions à leur porte, en tremblant. « Entrez ! » Les bras chargés de paquets, nous entrions, un peu vacillant et tout intimidé.

— Bonjour. Veuillez mettre ces fournitures là, nous dit aimablement un stagiaire, en nous désignant une table.

En posant nos fournitures, dans notre gaucherie, effet de la timidité, nous renversons une grande lampe à pétrole — c'était encore au temps du pétrole — dont le récipient se brise. Heureusement, il était vide. Sans cela, quelle salade, mes amis, dans tous les dossiers épargnés sur la table.

Nous nous excusons, en balbutiant et tout tremblant.

— Ce n'est rien, ce n'est rien ne vous troublez pas, nous dit très gentiment l'un des messieurs.

Il ne faut pas trembler comme ça ! Il faut être un homme.

Hélas ! nous ne demandions pas mieux que d'être un homme, un homme pour de bon, exempt de ridicule timidité. Mais...

C'est égal, ce que nous avons eu peur de devoir payer la casse ! Ah ! dame, on était jeune et minces étaient les ressources. Et la correction paternelle, par-dessus le marché, correction méritée.

L'indulgent : « Ce n'est rien » du distingué défenseur de la veuve et de l'orphelin avait conjuré le désastre.

J. M.

**BAILLI LE CLIA !**

**S**EDE-VO oncora cein que l'e bailli le clia ? Se vo z'avâi, quemet no z'autro qu'on a ètâ dzouveno lâi a grand temps, se vo z'avâi, vo dio, veilli lo vin couet, ào bin fê dâi corene de mocha avoué le fémalle po l'e z'abbayi, ào mîmo cassâ l'e coque, vo ne derai pas que vo séde pas que l'e que bailli le clia. On sâi lâi amusâve fermo dein cliazo veihie, po cein que lâi avâi pas de cliazo dancinge tote l'e demeindze, quemet ora. On lâi tsantâve, on sâ racontâve dâi bambioûle et on sâ desâi de cliazo z'affère que faut dévenâ, dâi dévenette. L'étâi ào pllie malin, ào pllie suti. Et quand on pouâve pas arrevâ à dérotsi la reponse, on desâi :

— Baille-to l'e clia ?

— Oï !

— Eh bin ! l'e cosse et cosse.

On ein rebaillye oncora iena, tant qu'a que l'aussant dèvenâ.

— Qu'e-te que l'e que vert quemet pââ, bllian quemet nâ (neige), barba quemet tchivra ?

Stasse ein avâi adî ion que la savâi et desâi :

— L'e lo porrâ.

— Justo ! à tê, du que t'a dèvenâ ?

— Qu'e-te que pâilu (couvert de poils) dèvant, moo ào mâtet, batsi derrâ ?

On ruminâve grand temps sein trovâ.

— Bailli-vo l'e clia ?

— Oï !

— Eh, l'e la tserrâ !

— La tserrâ ?

— Oï. Pâilu dèvant, l'e lo bao. Moo ào mâtet, l'e la tserrâ. Batsi derrâ, l'e l'hommo que tint l'e corne !

— T'einlèvâi pî !

— Et stasse : Tiène l'a dèvant, Samuët l'a derrâ, Martin l'a ào mâtet.

On la pouâve pas mé que l'autra stasse, et on bailliye l'e clia :

— Vo séde pas ? L'e T que Tiène l'a dèvant, Samuët derrâ, Martin ào mâtet.

— L'ein sé oncora iena, mîvo z'ite assurâ de bailli le clia : Qu'e-te que : Douz'hommo pouant lo fêre quand sant einseimblie, on hommo et onna fenna l'e dza pe dèficio, et duve jenne jamé ?

Qu'etâi-te oncora cein po onna risa ? L'e su qu'on bailliye l'e clia.

— Quaisi-vo ! Que vo z'ite matafan ! Eh bin ! l'e gardâ on secret !

— L'e facilo quand on sâ l'e z'affré.

Et clli : Bailli-vo l'e clia ? mè rappele onn'histoire que vo vu contâ, se vo z'einnoüo pas.

Su lo tsemin de fê de la Broüie Pierro-Luvi l'etâi montâ. L'etâi tot solet dein son cåro quand ie vâi arrevâ onna galéza fémalla de sa coumouâ à maître pè Lozena que portâve on gros bissat. Ie bete lo bissat su lo trablliâ drâi dessu la tâta à Pierre-Luvi et sâ site su lo banc drâi devant. L'a faliu dèvesâ, l'e su, Pierro-Luvi et la Sylvie.

— Dèvene cein que i'e dein mon bissat que l'e su ta tâta ! que dit stasse.

— Dâi coucon ?

— Na.

A sti momeint, oquie sâ met à colâ dâo bissat su la mandze à Pierro-Luvi. Stisse l'acheint et ie fâ :

— Dâo vin ?

— Na.

— Dâo rhoume ? — (Colâve adî).

— Na.

— Dâo cognaque ?

— Na.

— Dâo sirop de capiléro ? — (Colâve adî mé).

— Na.

— Qu'e-te ?

— Baille-to l'e clia ?

— Oï.

— L'e lo petit tsin à Madama, que m'a dé de lo betâ quie dedein pos pas lâi payi onna pliice !

Marc à Louis.

**C'EST LA FOIRE**

**V**EZ-VOUS quelquefois assisté à l'édition de cette ville que l'on pourrait qualifier de « flottante » et qui porte le nom de Champ de Foire ?... Avez-vous déjà contemplé cette élosion de maisons où le bois et la tôle forment les murailles ou les murs de l'édifice ?... Avez-vous regardé ces centaines d'hommes et de femmes qui, chargés de chevrons, de traverses, de pieux et de cordages, construisent ce qui sera pour la foule : un manège, une ménagerie, un cirque, un musée anatomique, un tir ou tout simplement un étalage de nougats. Avez-vous bien observé ce monde de forains où, depuis le patron, jusqu'aux plus modestes employés, chacun apporte son concours pour dresser les mâts, hisser les toiles et boulonner les gradins ?...

Peut-être croyez-vous que cela suffit pour la réussite de l'entreprise ?...

Hélas ! qui dira de combien d'espoirs, d'illusions, d'incertitudes, de déboires et de désastres, cette cité de distractions ou d'amusements est faite. Il faut avoir vécu au milieu de ce bon peuple de la « banque » pour en connaître la loyauté, la grandeur de résignation et souvent, hélas, la misère.

Mais un coup de canon a bien voulu annoncer l'ouverture des réjouissances.

Les artistes ou bonimenteurs montent sur le tremplin. Tous, petits et grands banquistes s'ingénient à capter la confiance du public. Les balerines ont revêtû leurs plus frais tutus. Les clowns

ou « paillasses » ont mis sur leur visage, les couleurs les plus disparates, les rictus les plus comiques. Le dompteur cravache Brutus qui fait entendre le rugissement le plus effroyable que l'on puisse imaginer. Le directeur du jardin zoologique exhibe devant les passants attroupés, un ours ou un singe dont les contorsions ou les grimaces forcent à s'esclaffer les plus blasés ou les plus froids.

Roulez, tambour ! c'est la foire !

Les orgues mugissent, les orchestres tonitruent, la roue de chaque loterie imite le mouvement perpétuel, les gauffres crépitent, les frites bruissent dans la graisse chaude, les verres s'emplissent et se vident comme de minuscules tonneaux des Danaïdes.

Roulez, tambour ! c'est la foire !

— Maman, paie-moi un pain d'épices.

— Pour être comme l'année dernière ! ...

— ? ...

— Oui, que tu en avais partout sur ton pantalon !

— Paie-m'en un tout de même, je partagerai avec toi.

— Jamais de la vie, tu n'auras rien.

Et la maman se dirige vers un gros cochon, décoré du nom de Baptiste, le paie et le remet entre les mains du petit garçon qui se garde bien de partager le précieux trésor avec sa petite mère.

— Papa... tu m'offres une crêpe ? ...

— Ça fait déjà six que tu manges.

— Y avait pas de sucre dessus.

— Entrez, mesdames et messieurs ! c'est ici, ici seulement que vous verrez un superbe animal qui a la tête où les autres ont la queue.

On se précipite, on entre en se bousculant et l'on aperçoit un âne qui, tournant le dos au ratelier, est solidement attaché par son appendice.

Roulez, tambour ! c'est la foire !

On mange. On se bouscule, on se tasse, on s'empile dans les baraques; on frémît, on s'esclaffe, on passe du cirque à « l'entresort », on rentre harassé de joie et de fatigue, mais on se console devant un service de table ou un simple coquetier gagné pour dix sous à la loterie des cent mille lots.

C'est la foire !

**Le propriétaire philanthrope.** — Jour de terme. Un monsieur parfaitement correct se présente chez une dame connue pour sa grande charité.

— Madame, lui dit-il, je viens signaler à votre bon cœur une famille composée du père, de la mère et de sept enfants. Le père est aveugle, la mère est au lit, ils sont dans l'impossibilité d'acquitter le dernier terme.

— Très bien, monsieur. Je vais m'en occuper...

— C'est que le cas est urgent : ce soir même, ils vont être mis à la rue.

— Vraiment, monsieur. Vous vous intéressez donc beaucoup à eux ?

— Assurément, madame, c'est moi qui suis le propriétaire.

#### LES VACHES QUI PRÉDISENT LE TEMPS

**E**t le récit d'une bonne farce ne vous fait-il pas toujours plaisir ? Oh ! entendons-nous bien, il y a farce et farce, comme il y a fagot et fagot. Les farces inoffensives qui amusent tout le monde, aussi bien ceux aux dépens de qui elles sont faites que les auteurs et les spectateurs, voilà celles dont nous sommes friands et qui laissent après elles comme un parfum du passé.

Il est encore des coins de notre bonne terre vaudoise où l'amour immoderé des sports n'a pas encore éteint la petite flamme d'humour qui brille au foyer de tous ses citoyens.

Allez vous promener quelquefois dans le Jorat et vous m'en direz deux mots. Et si vos loisirs vous conduisent dans la vallée de la Broë, vous constaterez que la joie de vivre, qui se traduit par des bons mots, des farces et des chansons, est loin d'en avoir disparu.

Dans une petite ville du nord, où l'on aime encore à fricoter et à rire, quelques jeunes gens rentraient au logis, à la lueur blafarde d'un pau-

vre croissant de lune. La rue était assez large pour eux, mais à leurs éclats de voix et à certains gestes désordonnés, un passant aurait pu supposer que le culte à Bacchus avait été la principale occupation de ces jeunes éphèbes.

L'un d'eux, en particulier, se faisait remarquer par son allure cocasse et par les cris inarticulés qui sortaient péniblement de sa bouche. Cul-de-plomb était son nom, sans doute parce qu'il était court sur jambes et qu'il avait...

Bref, après avoir traversé lentement et bruyamment la rivière, on arrive devant le domicile du héros de cette histoire. Aussitôt, tout le monde se tait. Le bonhomme est introduit dans sa chambre et mis au lit. Comme cela se passe au rez-de-chaussée, muni d'une porte à deux battants, le lit et son contenu sont bientôt transportés et déposés délicatement, près de la grande fontaine, sous la protection des marronniers de la place...

L'aurore aux doigts de rose parut, les oiseaux s'égosillèrent, la fontaine continua de couler et le paisible dormeur joignit ses ronflements sonores à ce chœur matinal.

— Dis donc, Henri, je ne sais pas ce que les vaches ont ce matin. Pas moyen de les faire boire, et elles ne font que de cabrioler par là. Pour sûr on a du mauvais temps aujourd'hui. Oh ! je m'en suis déjà méfiée cette nuit, car mon épaulement m'a fait chevrer. Et tu sais comme c'est infliable !

Ainsi parlait à son mari la belle Clotilde, qui avait conduit son troupeau à l'abreuvoir.

— Eh ! monté ti possible, Henri, viens vite voir !

Les cris de la matrone ont attiré des passants, royalement amusés par le spectacle qui s'offre à leurs yeux. Cul-de-Plomb, dont ses camarades facétieux ont passé le visage reposé à la plomberie, et qui semble un Bassotto égaré en ces lieux bucoliques ; des vaches aussi ahuries que leur maîtresse...

On devine l'étonnement de notre héros, dont le sommeil avait remis les esprits en place. Transporté solennellement dans sa chambre, il s'arrangea à l'avenir pour y rentrer seul et dans de meilleures conditions.

O. J.

#### IL Y BUDGETS ET BUDGETS...

**L**a commune de Prévondavaud était administrée aux pommes et son syndic Louis Borgne dit Grossamain préchait d'exemple. Chaque année on établissait des budgets et on n'allait pas à l'aveuglette dans les affaires communales. Des ordres avaient été donnés et chaque service devait, pour une date bien déterminée, remettre son projet de budget au secrétaire municipal.

Jean-Paul Bise, le marguillier, était toujours le beau dernier, mais arrivait quand même pour la date. Il se disait, rien ne sert de courir, l'essentiel c'est d'arriver à temps.

Il n'aimait pas faire ce travail et c'est assez compréhensible quand il s'agit de supprimer des braves gens qui ne demandent tout simplement qu'à vivre en paix sur cette terre. Enfin, puisqu'il le fallait, il le fallait !

Jean-Paul avait pris une feuille de papier quadrillé, de dimensions respectables et, après mis un bec tout neuf à son porte-plume qui lui tenait fidèlement compagnie depuis qu'il avait quitté l'école, il s'était mis après son projet de budget.

Pour commencer ça alla tout seul et c'est avec assurance et dans le calme le plus complet qu'il inscrivit ou plutôt calligraphia, car il avait toujours eu l'écriture :

Louise Pachoux . . . . . Fr. 10.—

Marguerite Bolomey . . . . . » 10.—

Jules Cuénoux . . . . . » 10.—

Marc à David . . . . . » 10.—

puis fit son compte.

Il lui manquait 10 francs.

Diable, diable, se dit-il, c'est que, ça ne fait pas mon compte. Voyons voir, qui pourra-t-on encore ajouter ? Frédéri ? Non, ce sera pour l'année prochaine. Isaline ? Hum, Isaline, elle s'est

déjà mariée trois fois, ses hommes sont tous morts, elle est encore capable de se remarier une quatrième fois, ne mettons pas l'Isaline. Je ne vois plus guère que le taupier, ma foi, oui ! Il a tous les hivers des ci et des ça et se traîne comme il peut par la campagne. Mettons le taupier sur la liste, et, il le mit, puis fit le total, data, signa et se disposait à mettre son projet sous pli quand notre ami le taupier entra, comme c'était toujours le cas, sans tambour ni trompette, chez Jean-Paul, le marguillier.

— Salut, Jean-Paul !

— Salut, taupier, quel bon vent t'amène ?

— J'étais par là, alentour et puis je suis entré, histoire de te dire bonjour.

— Tu es bien gentil c'tami, peut-on t'offrir un verre de piquette ?

— Oh, je n'ai pas soif, soif, mais pour un verre on est toujours d'accord !

— On passera à la cave en sortant, viens, lui dit Jean-Paul en se levant.

Notre taupier qui était un tantinet curieux et qui voulait savoir ce que le marguillier avait écrit sur son papier, lui dit :

— Tu es dans les écritures ?

— Oué ; j'ai établi mon projet de budget pour l'exercice prochain !

— Ah ! Sans être trop curieux, pourrait-on y jeter un coup d'œil ?

Jean-Paul qui était ennuyé, fit des hum, des ha, des mè et finit en disant, c'est que, il y a le secret professionnel !

— Quiestè ! Ne sais-tu pas que je suis muet comme une tombe !

En disant cela, il prit sans autre la feuille et se mit à lire en commençant par le commencement. Arrivé à son nom, il pâlit, verdit, rougit, laissa tomber le papier, puis sortant son portefeuille, dit à Jean-Paul, tiens, voilà cinq francs, trace-moi !

Chamot.

#### UN PROBLÈME

**S**Y plient et d'autres qui ne s'expliquent point, malgré les efforts de théoriciens détenteurs de l'omniscience. Dans leur présomption, ces gens-là ne se voient supplantisés que par la jeunesse, laquelle en sa candide naïveté ne doute de rien et veut une réponse à toutes les questions et une solution à tous les problèmes. C'est ainsi que le petit Auguste, à cheval sur les genoux de son père, lui demande à brûle-pourpoint pourquoi tout un bosquet de poils roux surplombe et cache sa bouche. Le papa embarrassé veut tout d'abord esquiver la question, mais ayant réfléchi quelque peu, il se ravise et, en pensant aux cils, ce rideau protecteur placé par le Créateur devant les yeux, il explique à son fils que ces poils doivent, normalement, défendre l'accès de la bouche contre la poussière et les insectes. Le petit Auguste n'a pas l'habitude de douter des affirmations de son père, aussi se contente-t-il de lui dire :

— Eh bien, maintenant, hue coco !

Et les genoux du papa de monter et de descendre comme les épaules d'un cheval lancé au grand galop. Au bout de trois à quatre minutes, Auguste, épousé, demande grâce et revenant à sa première idée s'écrie :

— Mais alors, pourquoi est-ce que les dames n'ont point de moustache ?

Le papa, derechef, réfléchit un instant, puis sans hésitation aucune, répond ceci :

— Mon garçon, le Créateur a jugé parfaitemennt superflu de tenter de protéger l'entrée de la bouche des dames, parce que celles-ci ont quand même toujours la bouche grande ouverte.

En donnant cette explication, le papa s'empressa de se rapprocher de sa femme qui cousait devant la fenêtre et, en lui appliquant un gros baiser sur chaque joue, il lui souffla dans les deux oreilles :

— Mais toi, ma petite femme, tu fais exception, bien que ta moustache soit à peine perceptible.

Aimé Schabzigre.